



JULES CÉSAR

PAR JOYCE MANSOUR

SEGHERS

Couverture de *Jules César* (Seghers, 1955, 1956 et 1958)

MARIE-LAURE MISSIR
De *Jules César* aux nouveaux *Jeux de la Poupée*
Récit d'une rencontre « à facettes mobiles »
entre Joyce Mansour et Hans Bellmer¹

Certaines œuvres s'appellent. C'est avec la force de l'évidence que celles de Joyce Mansour et Hans Bellmer s'épellent ou se déclinent l'une l'autre. Toutes deux conjuguent les corps avec une violence égale, parfois insoutenable. « L'étrange demoiselle », ce sujet décomposé de la poésie mansourienne, n'est pas sans lien de parenté avec la fille artificielle de Hans Bellmer et *L'Anatomie de l'image* peut être lue comme une grammaire du langage de l'écrivain surréaliste. De 1955 à 1972, deux collaborations réalisent ces liens profonds.

En avril 1955, les Éditions de Minuit publient le second recueil de Joyce Mansour, *Déchirures*. La jeune femme en fait parvenir un exemplaire à Hans Bellmer. Il la remercie aussitôt et l'invite à l'exposition de portraits qu'il s'apprête à présenter à la librairie Jean-Jacques Pauvert. La rencontre a lieu le soir du vernissage, le vendredi 6 mai 1955. Sans que la poétesse ne l'ait encore directement sollicité, Hans Bellmer lui écrit quelques jours plus tard : « En faisant l'addition de cette rencontre, des deux volumes de poèmes, de l'enthousiasme que j'en ai éprouvé et du manuscrit que j'ai pu lire en partie chez Pauvert (*Jules César*) : je serais heureux d'être à votre disposition, de collaborer avec vous si l'occasion se présente². »

Joyce Mansour vient en effet d'achever son premier conte, *Jules César*. Elle en envoie au même moment le manuscrit à André Breton et lui demande « l'autorisation de lui dédier le livre³ ». Les deux poètes ne se sont

1. Ce récit s'appuie sur des lettres Hans Bellmer, Pierre Seghers et André Breton retrouvées dans les archives de Joyce Mansour. Je tiens à remercier Aube Elléouët pour son aimable autorisation à reproduire quelques extraits de correspondance. Merci également à Cyrille et Philippe Mansour pour leur confiance et leur soutien.

2. Lettre datée du 14 mai 1955.

3. « Le Moyen-Orient et les livres : *Jules César* de Joyce Mansour », entretien réalisé entre janvier et mai 1956, lors du dernier séjour de la poétesse à Paris avant son installation définitive.



Portrait de Joyce Mansour par Pierre Molinier

pas encore rencontrés⁴, mais André Breton qui connaît *Cris* et *Déchirures* accepte avec enthousiasme: « Cette dédicace que vous me faites la grâce de m'offrir, je l'accueille comme un talisman⁵. » Deux jours après cette réponse, il lui adresse une seconde lettre: « L'idée m'est venue qu'un peintre – esprit extrêmement singulier – avec qui je suis depuis quelques mois en correspondance, serait apte par excellence à illustrer *Jules César* ». Il s'agit de Pierre Molinier, à qui il écrit au même moment à propos du conte: « C'est d'un humour et, comme toujours, d'une liberté de dire extraordinaires. Je suis obsédé du désir que cela paraisse [...] avec des dessins de vous, de l'ordre de ceux dont vous ornez vos poèmes⁶. » Mais en octobre, il informe le peintre bordelais qu'« il n'a pu être donné suite au projet d'illustration pour *Jules César*. Comme presque en vous pressentant, j'avais écrit à Joyce Mansour pour la disposer tout en ce sens, j'ai appris d'elle qu'elle s'était déjà engagée, par l'intermédiaire de l'éditeur Pierre Seghers, pour que le conte paraisse avec plusieurs eaux-fortes ou pointes sèches de Bellmer⁷ ».

Dès juin, suite à une seconde rencontre entre l'écrivain et le graveur, cette collaboration est en effet décidée. Même si des motivations d'ordre matériel pour Hans Bellmer⁸ et symbolique pour Joyce Mansour⁹ entrent certainement en ligne de compte, l'accord est avant tout électif. Peu de temps après la signature du contrat, Joyce Mansour regagne l'Égypte¹⁰. Pierre Seghers lui écrit au Caire à intervalles réguliers pour lui donner des nouvelles de la réalisation de l'ouvrage. Le 26 juillet 1955, il lui annonce: « Bellmer vient de me remettre les maquettes définitives, avec la composition que je lui avais proposée. Nous commençons donc immédiatement la fabrication. Bellmer m'annonce que trois cuivres sont prêts. » Le 11 octobre suivant, l'éditeur informe la poétesse que « Bellmer a fini les gravures: absolument magnifiques. D'une audace et d'une finesse tout à fait exceptionnelles [...]. Nous nous occupons très activement de la fabrication en ce moment. La composition est terminée. Nous allons commencer le tirage

4. Ce n'est qu'en janvier 1956 que les deux poètes se rencontrent à l'occasion du vernissage de l'exposition « Pierre Molinier » à l'Étoile scellée (voir la biographie de Joyce Mansour par Marie-Laure Missir, Éd. Jean-Michel Place).

5. Archives Mansour, lettre du 6 juin 1955.

6. Lettre du 8 juin 1955, publiée dans Pierre Petit, *Molinier, une vie d'enfer*, Pauvert, 1992.

7. Lettre du 1^{er} octobre 1955, *ibid.*

8. Ce travail d'illustration permet aussi au graveur, dont la situation matérielle demeure précaire, de s'assurer une rentrée d'argent. Cette rentrée est d'autant plus certaine que le contrat prévoit que Joyce et Samir Mansour garantissent un minimum de souscription de trente exemplaires et prennent en charge la moitié des frais demandés par le graveur.

9. Le choix de Hans Bellmer par Joyce Mansour est aussi un signe à l'adresse des surréalistes parisiens. Voir sur ce point la thèse de Stéphanie Caron.

10. Ce n'est que quelques temps avant la prise du pouvoir par Nasser en Égypte que Joyce Mansour, son mari et ses deux enfants quitteront définitivement Le Caire pour s'installer à Paris.

des gravures chez le taille-doucier ». Il lui rapporte encore qu'il a « entendu dire de différents côtés que votre livre était très attendu. Breton en parle beaucoup, paraît-il ». Le 30 novembre: « Les gravures sont tirées. La composition est terminée [...] Bellmer ne me quitte pas à ce propos et travaille dans le détail, toujours très minutieux car il s'agit d'un livre de très grand luxe. » Dix jours plus tard, alors que le volume se trouve chez le relieur, une circulaire faisant appel aux souscripteurs est envoyée aux amateurs potentiels. Elle annonce un livre accompagné de cinq gravures en frontispice et en hors texte de Bellmer, « aussi libres et aussi cruelles que le texte ». Fin décembre, le livre est achevé. Il est tiré à cent treize exemplaires dont un exemplaire unique comportant en plus cinq dessins originaux de Bellmer. Recevant l'un des six ouvrages sur japon, André Breton écrit à Joyce Mansour: « Je suis tout à la contemplation de ce joyau qui, sous une enveloppe presque neutre comme il se doit, lance tous les feux qui m'étaient ignorés jusqu'à vous. Qu'en s'allumant ils éclairent mon nom est la plus belle étoile de ma couronne¹¹. » Le livre aussi précieux que rare remporte un vif succès¹².

Le conte est moins narratif qu'organique. Cette allure tient au mode même de l'écriture. Dans un entretien radiophonique de 1956¹³, à la question « Écrivez-vous d'un seul jet ou retouchez-vous beaucoup votre style? », Joyce Mansour répond: « Pour *Jules César*, qui est mon premier ouvrage en prose, je n'ai pas "arrangé" mes phrases, mais je suis revenue après quelques jours sur ce que j'avais écrit et j'ai senti alors le besoin soit d'enlever certaines choses, soit d'ajouter. Il semble qu'au fur et à mesure que je relisais, de nouvelles idées venaient se greffer. » Elle dit ailleurs avoir rédigé le texte « par petits morceaux ». La poétesse procède encore par mélanges entre invention, rêve, réalité et « note personnelle ». Les cadres traditionnels s'en trouvent brouillés.

Jules César, personnage éponyme, lui a entre autre été inspiré par la gouvernante de ses propres enfants. Elle est la nourrice « méchante, vieille et plus négresse chaque année » de deux jumeaux, fils d'une mère « paresseuse et nue » et d'un père ivrogne. Mais elle est aussi un double de l'auteur, lorsque Joyce Mansour insère dans le conte un « récit de Jules César » qui raconte la mort de son mari¹⁴. Dans le conte se joue par ailleurs l'éducation religieuse puis sexuelle des enfants par la « vierge Lucie », « petite folle des

11. Archives Mansour, lettre du 27 décembre 1955.

12. Le 9 mai 1956, Pierre Seghers informe Joyce Mansour que « l'édition de luxe de votre JULES CESAR peut être considérée comme virtuellement épuisée. Il ne reste plus que 6 ou 7 exemplaires en stock ». Il envisage de réaliser une série courante pour octobre. Elle paraît l'année suivante, en octobre 1956. En décembre 1958, Pierre Seghers procède à un nouveau tirage de l'œuvre.

13. « Le Moyen-Orient et les livres: *Jules César* de Mme Joyce Mansour », entretien cité.

14. Joyce Mansour s'était mariée une première fois en 1947. Six mois plus tard, son premier mari mourait d'un cancer foudroyant.

bois¹⁵». Mais, pour Joyce Mansour, le thème principal c'est « la fin de cette espèce qui a commencé et fini avec Jules César, noyée si vous voulez. Et en même temps ce n'est pas fini parce qu'elle s'en va sur un radeau sans espoir, mais en baillant, comme si tout allait recommencer¹⁶ ». Dans ce monde « suisse puis de nulle part », la poétesse réécrit le Déluge.

Comme dans ses travaux antérieurs, les gravures de Bellmer s'inspirent directement du texte sans pour autant l'illustrer¹⁷. L'image n'est pas un correspondant direct de l'écrit, mais déjà une lecture. Le monde de *Jules César*, noyé par une pluie « poisseuse » et « hystérique » qui exaspère les fantasmes et les comportements sexuels des personnages, devient un sein, une vulve et une masse de chair coulant le long d'une montagne dessinée par un lacs de lignes rigides. La gravure en frontispice représente un « visage fétichisé », celui du « père » : les testicules forment le front alors que le pénis et l'anus sont le nez et la bouche¹⁸. Comme une émanation fantasmatique du personnage, le corps démembré d'une femme décapitée flotte au-dessus du front : c'est « la mère amas de viande labouré et dénué de personnalité [qui] gémissait sur le sol, fumant de douleur¹⁹ ». Sur une troisième gravure, cette « mère » est un céphalopode (figure récurrente dans l'œuvre de Hans Bellmer). Sa tête est révoltée. Dans sa matrice sont logés deux fœtus²⁰. Le sperme qui s'écoule d'un gland disproportionné inonde sa gorge. L'image semble un écho de cette scène d'amour entre « le père » et « la mère » : « Il la gratta, couvrit son corps de terre et cracha de la bile fraîche dans ses yeux. [...] sa rage tombée, il se signa en disant : "Pourvu que ce ne soit pas encore des jumeaux²¹." » Les deux dernières gravures figurent un être simiesque. Sur celle qui sera retenue pour la couverture de l'édition courante de *Jules César*, il brandit un phallus monstrueux. Sur la seconde, il regarde le sexe d'un homme pénétrant celui d'une femme, motif répété deux fois. Ce personnage

15. Joyce Mansour, *Jules César*, Pierre Seghers, 1958, p. 58.

16. Propos de Joyce Mansour dans « Petite illustration de la langue française : Joyce Mansour », émission diffusée le 17 décembre 1956.

17. Lorsqu'il emploie ce terme dans sa correspondance avec le docteur Ferdière, Hans Bellmer le met entre guillemets. Il refuse « le sens banal du mot » (*Lettres au docteur Ferdière*, présentées par Alain Chevrier, Nouvelles éditions Séguier, 1994, p. 11.)

18. Hans Bellmer reprendra ce principe pour réaliser, en 1961, un portrait de Sade.

19. Joyce Mansour, *Jules César*, *op. cit.*, p. 48.

20. Peter Webb fait très justement remarquer qu'elle évoque « another 1955 engraving published in 1957 as "L'Éducation prénatale" in the luxury edition of *L'Anatomie de l'image*: the woman and her violator, death, are now fused into a network of lines at the center of which two erect phalluses are penetrating her womb which contains one skeletal foetus » (« une autre gravure de 1955 publiée en 1957 sous le titre "L'Éducation prénatale", dans l'édition de luxe de *L'Anatomie de l'image*: la femme et son violeur, la mort, fusionnent désormais dans un réseau de lignes au centre duquel deux phallus érigés pénètrent sa matrice qui contient un fœtus mort »), *op. cit.*, p. 224.

21. Joyce Mansour, *Jules César*, *op. cit.*, p. 19.

est le monstre que Jules César jalouse va chercher dans la montagne pour qu'il la débarrasse de Lucie dont les jumeaux sont amoureux, et en même temps Jules César elle-même: les traits du singe sont aussi ceux d'une vieille femme. Cette gravure paraît correspondre à ce passage du récit: « Lucie, à genoux, offrit son miel doré; plus secrète que toute douleur Jules César la regarda; et les jumeaux plantèrent leur sexe dans le plus ténébreux des gouffres. Là où le rire et le brouillard s'entrelacent, où le retour ne se fait qu'à reculons et où la glace amoncelée du désir perd sa jeunesse²². »

Les illustrations de Hans Bellmer exaltent le côté scandaleux de l'œuvre de Joyce Mansour²³: le corps et ses représentations à travers le désir ou la sensation sont au centre de chacune d'elles. Sur ce plan, l'univers de Joyce Mansour et de Hans Bellmer se correspondent de manière troublante, comme s'ils procédaient l'un de l'autre. Les motifs qui fascinent l'un se retrouvent chez l'autre et vice versa. Ici encore, la représentation des corps émus entraîne la perturbation de leur organisation anatomique. Le père saisi de délire érotique voit des « sexes moqueurs épinglés sur les murs », des « seins ballonnés d'orgueil, de tailles différentes [flotter] autour de son lit ». Lucie quitte les jumeaux en « ramassant son petit utérus blanc » puis en « le froissant entre ses doigts »²⁴. Plus particulièrement, le conte de Joyce Mansour évoque les « Rose ou verte la nuit » de Hans Bellmer qui montrent un personnage contemplant ses organes internes: le père « se cassa en deux et étala ses entrailles par terre. Il regardait avec étonnement ces anguilles fumantes qui se tortillaient, qu'il avait arrachées de son intérieur sans savoir qu'elles existaient ». Ces réflexions sur la structure réelle, « l'inconscient physique » sont poursuivies dans les dessins de la femme-phallus de *L'Anatomie de l'image* et une première série de *Déshabillages*²⁵. Ils montrent un personnage se défaisant de sa peau et laissant apparaître un être du sexe opposé. Le dernier échange sexuel entre le père et la mère est ainsi raconté dans *Jules César*: « En elle il pénétra tout entier en silence, toute cloison abolie, lui-même dissout dans la pâle semence qui effaça finalement la nudité. » Les schémas corporels de la femme et de l'homme se confondent. Cette réversibilité de l'identité sexuelle prend encore la forme d'un « intermède assez rare chez les paysans: le père se mit à menstruer. [...] il menstruait par tous les pores et orifices [...] le père savait que ce n'était pas du sang et de la salive qu'il perdait; c'était son moi le plus intime »²⁶. Interrogée sur les personnages de ce conte, la poétesse explique d'ailleurs: « Jules

22. *Ibid.*, p. 63.

23. « Scandaleux » étant entendu au sens où le graveur l'emploie lui-même, notamment dans sa correspondance avec le docteur Ferdière.

24. Joyce Mansour, *Jules César*, *op. cit.*, successivement p. 45, 51 et 33.

25. Cette série date de 1951. Les *Déshabillages*, qui sont un approfondissement de ce motif, sont réalisés par Hans Bellmer dans les années soixante.

26. Joyce Mansour, *Jules César*, *op. cit.*, successivement p. 48 et 54.

César est l'homme-femme par excellence, autant physiquement que moralement. » Les autres sont aussi « hommes-femmes, des doubles en tout cas, des gens dédoublés [...]. Enfin, ils sont tous des dualités. Personne n'est vraiment le même »²⁷. L'image du moi se recompose dans cette confrontation à l'autre, cette intériorisation de l'autre en moi par la sensation.

Les correspondances qui mènent d'une œuvre à l'autre sont donc multiples et profondes. Pourtant, les cinq gravures de *Jules César* sont les seules que Hans Bellmer réalise pour Joyce Mansour. Leurs relations n'en restent pas moins d'admiration mutuelle. En décembre 1958, remerciant la poétesse qui lui a envoyé son second livre de contes, *Les Gisants satisfaits*, l'artiste lui écrit : « Je l'ai lu, en été, avec cette rage enthousiasmée, que je n'ai pas bien souvent l'occasion d'éprouver²⁸. » Il tient l'œuvre de Joyce Mansour pour l'une des plus importantes du moment. Pour autant, ils ne se voient que rarement.

Ils se croisent parfois. Unica Zürn se souvient qu'au vernissage de l'une de ses expositions à la galerie du Soleil dans la tête, « André Breton appar[ut], accompagné de sa protégée, la jeune poétesse Joyce Mansour²⁹ ». Jusqu'en 1960, différentes manifestations surréalistes leur donnent aussi l'occasion de se rencontrer. Après son installation définitive à Paris, Joyce Mansour retrouve quotidiennement le groupe parisien au Musset, puis à la Promenade de Vénus. Hans Bellmer semble se rapprocher des surréalistes à la suite de la publication de *L'Anatomie de l'image* en 1957³⁰. Il collabore étroitement à la quatrième livraison du *Surréalisme, même* datée du printemps 1958³¹. Le 2 décembre de l'année suivante, Hans Bellmer assiste chez Joyce Mansour à « l'exécution du testament du marquis de Sade ». Dans *Rencontre avec Hans Bellmer*, Unica Zürn fait d'ailleurs le récit de cette commémoration de la mort de Sade par Jean Benoît. La Poupée est

27. « Petite illustration de la langue française: Joyce Mansour », émission présentée par Roger Pillaudin, diffusée le 3 décembre 1956.

28. Lettre du 6 décembre 1958.

29. Unica Zürn, « Rencontre avec Hans Bellmer », dans *Vacances à Maison Blanche, derniers écrits et autres inédits*, Joëlle Losfeld, 2000, p. 68. Il semble que les souvenirs des deux expositions qu'elle présenta dans cette galerie se confondent. Unica Zürn rapporte ceci en liaison avec le vernissage de la première qui se tint en 1953. Or Joyce Mansour et André Breton ne se rencontrèrent qu'en janvier 1956. On peut supposer que c'est donc en 1959 qu'elle les vit ensemble.

30. Les surréalistes devaient reconnaître l'importance de cette publication et l'auteur témoigne que le « premier écho que je recevais, c'était une lettre immédiate (même par pneumatique) d'André Breton (avec lequel j'étais censé être en état d'hostilité) ».

31. La couverture de la revue reproduit l'une des photographies réalisées la même année. Le cliché intitulé « À tenir au frais... » montre les fesses ficelées d'une femme (Unica Zürn) qui semble alors privée de membres, morcelée et recomposée, les boursoufflures créées par les liens formant des équivalences analogiques des membres atrophiés. Il y donne encore un texte composé en 1936 mais resté inédit, « Le père ». Sa réponse à une enquête sur le strip-tease est publiée dans le même numéro, de même que celle de Joyce Mansour.

5. janvier 1942

Chère Joyce Mansour,

merci mille fois pour votre lettre si amicale, qui est apparue dans
une solitude de paralysé et prêté de la présence d'Inica.

Ce qui me reste c'est mon "œuvre": j'y pense donc beaucoup. Je pense
surtout à une réédition de la "Poupée" réunissant trois parties
comme c'était le cas de l'édition allemande. (1) la Poupée, 2) les
Jeux de la Poupée, 3) l'Anatomie de l'Inca. En France, je pense à une
édition chez Gallimard, et parallèlement à une édition en Angleterre.
Or, il s'agirait de savoir si vous accepteriez de collaborer à cet
ouvrage en écrivant 13 à 15 courts poèmes en prose pour remplacer
ceux de Paul Eluard, c'est à dire pour illustrer les photos colorées
de la Poupée? J'en serais tellement fier et je ne ^{comerais} ~~saurais~~ personne
qui rattrerait mieux que vous dans mon "climat".

De tout façon, je serais heureux de vous voir très prochainement. Ne pouvant
pas me déplacer ^{excepté} en ambulance, il faudrait que vous
vous donniez la peine de venir chez moi! Aidez-vous l'obligeance de
m'écrire un petit mot pour annoncer votre visite? de préférence à 4h de
l'après-midi? J'en serais heureux! Amicalement et sincèrement

à vous

Hans Bellmer

exposée lors de l'exposition collective « E.R.O.S. » qui s'ouvre quinze jours plus tard à la galerie Daniel Cordier³². Mais les années qui suivent sont particulièrement difficiles et douloureuses pour le graveur. Les crises de schizophrénie de sa compagne le coupent de nombreuses relations. Joyce Mansour et Hans Bellmer cessent alors de se voir.

C'est en 1971, à l'occasion de l'exposition Bellmer organisée par le ministère de la Culture au Centre national d'Art contemporain³³ que le fil de la communication est renoué. Joyce Mansour écrit à l'artiste: « Votre exposition rue Berryer est en violente contradiction avec tout le quartier. Voilà qui est bien! Comme si le divin marquis avait rêvé un mot, une situation, un échafaudage vénéneux pour conjurer l'Étoile. Je suis votre plus fidèle visiteuse, ayant plongé plus de 5 fois dans le gouffre et autant de fois dans le tourbillon fixe des salles éclairées. J'aimerais vous revoir un jour, un soir³⁴. » La réponse de Hans Bellmer donne la mesure de l'intérêt qu'il n'a cessé de porter à l'œuvre de la poétesse:

Merci mille fois pour votre lettre si amicale! qui est apparue dans ma solitude de paralysé et privé de la présence d'Unica. Ce qui me reste c'est mon « œuvre »; j'y pense donc beaucoup. Je pense surtout à une réédition de la « Poupée » réunissant trois parties comme c'était le cas de l'édition allemande³⁵. (1. *La Poupée*, 2. *Les Jeux de la Poupée*, 3. *L'Anatomie de l'Image*.) En France, je pense à une édition chez Gallimard, et parallèlement à une édition en Angleterre. Or, il s'agirait de savoir si vous accepteriez de collaborer à cet ouvrage en écrivant 13 à 15 courts poèmes en prose pour remplacer ceux de Paul Eluard, c'est-à-dire pour illustrer les photos colorisées de la Poupée? J'en serais tellement fier et je ne connais personne qui rendrait mieux que vous dans mon « climat »³⁶.

Ce projet est capital puisqu'il s'agit de rassembler à nouveau, mais en France cette fois, les trois ouvrages qui s'inspirent de « la fille articulée », livres depuis longtemps introuvables³⁷. Pourquoi l'artiste désire-t-il que les

32. Pour cette manifestation, Hans Bellmer a par ailleurs proposé des œuvres du peintre Friedrich Schröder-Sonnenstern qu'il présente lui-même dans le catalogue *Boîte alerte, mises lascives*.

33. Exposition organisée du 30 novembre 1971 au 17 janvier 1972.

34. Lettre non datée établie à partir d'un brouillon retrouvé dans les archives Joyce Mansour.

35. Hans Bellmer, *Die Puppe*, Berlin, Gerhardt Verlag, 1962 (imprimé en janvier 1963).

36. Lettre du 5 janvier 1972.

37. Pour l'édition française, *La Poupée* qui présente dix photographies de la « fille articulée » précédées d'un texte de Bellmer a été publiée à cent exemplaires en 1936 par les éditions GLM. L'édition originale est allemande. Elle date de 1934. En 1949, la version intégrale des *Jeux de la Poupée* a été tirée à cent quarante deux exemplaires et *L'Anatomie de l'image* n'a elle-même connu qu'une seule édition française. L'ouvrage est tiré en 1957 à mille seize exemplaires par Eric Losfeld qui le rééditera en 1977.

quatorze poèmes de Paul Eluard disparaissent de cette nouvelle édition des *Jeux de la Poupée*? La réponse est peut-être dans le commentaire que Pierre Dourthe propose de ces textes: « Domine toujours chez le poète le désir d'apprivoiser le “choc” moral que provoque la mise en œuvre de ce que Bellmer nomme “le principe de perversion”. Eluard cultive une certaine subtilité, qui lui permet d'atténuer la portée transgressive de ce principe³⁸. » Il est probable que des textes qui lui semblent satisfaisants en 1939 ne répondent plus à ses attentes trente ans plus tard. Entre-temps, l'artiste a fréquenté avec assiduité les œuvres de Georges Bataille et de Sade. Il doit demander aux illustrations textuelles qu'elles se fassent l'écho de cette subversion profonde de la représentation, à l'œuvre dans les photographies de la Poupée. Il souligne lui-même l'étroite collision qui existe entre son « climat » et les écrits de Joyce Mansour. La proposition séduit immédiatement la poétesse:

À mon tour de vous remercier. D'abord pour cette promesse d'un prochain rendez-vous et puis je sais, je suis naturellement enthousiaste mais aujourd'hui c'est avec raison: la réédition du triptyque de « La Poupée » *s'impose*. Je ne saurais vous dire en peu de mots l'état positivement délirant où votre proposition en ce qui me concerne m'a plongée! À votre côté j'oserais n'importe quoi: même les bottes de sept lieues d'Eluard ne me font pas peur³⁹...

Très vite cette nouvelle collaboration prend forme. Dans une lettre du 21 janvier, Hans Bellmer écrit: « *Gallimard est très d'accord*. Nous devons alors réfléchir à la question du contrat que Gallimard impose. » Au même moment, Joyce Mansour lui fait parvenir les premiers poèmes. La réponse de Hans Bellmer le montre transporté:

Je suis heureux après avoir lu vos petits textes! Je vous embrasse amicalement à titre de remerciements: cela marchera! Ainsi mon livre sortira avec cette touche de couleur particulière que vous y apportez [...]. Vous m'avez redonné du courage. Et un tout petit peu de courage de vivre⁴⁰.

L'échange se poursuit:

Votre lettre a rempli ma tête d'oiseaux et de pierreries. Il faut dire que vos photostableaux, tapis volants, m'ont transportée. Je vous envoie la suite⁴¹.

Mais l'enthousiasme ne dure pas. Début février, les premières difficultés surgissent et Hans Bellmer s'inquiète:

38. Pierre Dourthe, *Bellmer, le principe de perversion*, Jean-Pierre Faur éd., 1999, p. 72.

39. Brouillon d'une lettre non datée retrouvée dans les archives Mansour.

40. Lettre du vendredi 28 janvier 1972.

41. Brouillon d'une lettre non datée retrouvée dans les archives Mansour.

Excusez-moi de vous écrire à la hâte. Je suis tout énervé. Il s'agit de Gallimard. Tout m'a l'air de tomber à l'eau. Il faut que nous nous voyons d'urgence! Pouvez-vous venir le plus tôt possible!

Cette première alerte passée, Hans Bellmer demeure inquiet. Dans un courrier du mardi 15 février, il annonce à la poétesse:

J'ai reçu le « contrat » de Gallimard. Il est si compliqué en ce qu'il dit et en ce qu'il ne dit pas que l'on ne peut pas le signer à la légère. Avant tout il faudrait que nous en discussions les détails, que nous nous mettions d'accord. Auriez-vous l'amitié de venir me voir d'urgence?

Mais six semaines plus tard, l'artiste constate l'échec définitif de ce projet de réédition:

Ceci est une lettre bien négative: D'abord, je suis en train d'écrire à Gallimard que je ne signerai pas son contrat qui en effet me prive de tous les droits et qui entraînerait des discussions sans fin et sans espoir. Et puis je me sens tellement mal (système nerveux) que je ne pourrai pas vous recevoir avec Alain Jouffroy. Excusez-moi amicalement je vous prie⁴²!

De ce projet, outre les lettres citées, ont été conservées trois versions d'une partie des poèmes en prose destinés à remplacer ceux de Paul Eluard. Il semble qu'il manque trois des quatorze textes de Joyce Mansour. Comment a-t-elle composé ces poèmes? Hans Bellmer lui a certainement montré une édition originale ou la réédition allemande des *Jeux de la Poupée*. La poétesse a peut-être disposé chez elle d'un exemplaire de l'une ou l'autre. Toujours est-il que si certains poèmes semblent écrits pour des clichés précis, d'autres peuvent accompagner indifféremment plusieurs photographies. Il est clair par ailleurs qu'elle connaît les poèmes de Paul Eluard.

Ainsi, «l'homme aux aguets» présent uniquement sur le septième et le douzième clichés de Hans Bellmer et dans le septième poème de Paul Eluard, est un personnage central dans quatre des textes de Joyce Mansour. Il est d'abord le voyeur, celui qui « a tout vu », qui « admire ». Son nom nous est ensuite donné, Volodia. Suit sa description: c'est « un monsieur en redingote et souliers pointus ». Il devient acteur du jeu érotique; il « fouille la pâte tendre et fraîche de sa main gantée ». Enfin, le personnage se substitue au narrateur et se présente comme l'objet consentant d'un fantasme, « je ne pensais plus qu'à cela... », puis d'un nouveau jeu érotique passé sous silence, mais par lequel il devient l'objet initial de son désir; « j'avais perdu la tête pour de vrai ». Le poème dit à sa manière ce que représente la douzième photographie. On y voit un être constitué uniquement de deux paires de jambes, l'une simplement chaussée, l'autre identiquement chaussée, mais portant le

42. Lettre du dimanche 26 mars 1972.

pantalon de l'homme caché du troisième cliché. La clé de ces métamorphoses successives se trouve peut-être dans le dernier poème où Joyce Mansour évoque une nouvelle arithmétique du désir. « Il était déjà trop tard pour la Trinité », c'est-à-dire la représentation traditionnelle. « Voici venu le temps du deux plus deux », « Voilà comment est née l'étoile à cinq branches » : dans ces confusions nouvelles entre le sujet-objet désirant-désiré et la nature même des désirs qui lient les êtres, apparaissent de nouvelles postures et conjonctions « capables de rephysiologiser les vertiges de la passion jusqu'à inventer des désirs⁴³ ». Repenser le corps et ses sensations... Dans les différents avatars de « l'homme aux aguets » se rejoue l'exploration des possibilités offertes par « l'inconscient physique », est réévalué le « fonctionnement réel de la pensée ». Comme une provocation ou une incitation, Joyce Mansour demande alors à ses lecteurs : « Qui de vous me suivra sur le wagon sans roue ? »

Quant à la Poupée, bien qu'elle soit nommée « l'enfant » ou « la fillette » et qu'il y ait de la perversité dans ses attitudes, notamment lorsqu'elle incite l'homme à « venir retrouver le tracé de [ses] veines sur la toile de [son] lit défait », elle n'est pas une femme-enfant, objet d'un désir désincarné comme dans les textes de Paul Eluard. Elle est brutalement le lieu où le désir s'éprouve ou se satisfait. Aussi est-elle « malaxée », « écartelée », son hymen est perforé par « rotation vive ». De la dénomination directe du « flocon de sperme », au jeu de mot sans fard d'« une culasse ouverte en plein soleil », son corps est montré sans détour. Elle est d'abord nommée la « fille à facettes mobiles », puis « étrange oiseau », « enfant », « fillette » et « maîtresse-femme » avant d'acquérir un nom, « Pieuvre⁴⁴ ». Ni réifiée, ni sublimée, elle s'affirme en tant que sujet à part entière dans l'échange sexuel. C'est aussi dans la confrontation érotique que Volodia sait qu'il pourra « être tout glorieusement tout, tout en même temps, TOUT ». Alors que d'elle, Paul Eluard écrivait « C'est une fille, c'est mon désir », la Poupée chez Joyce Mansour est à l'inverse l'affirmation d'une suprématie du corps. La sensation excède la raison. Elle s'accompagne souvent de violence. Les allusions à Sade sont multiples : l'étoile deux fois nommée, rapprochée de l'oiseau dans la première occurrence, évoque les armoiries du Marquis⁴⁵, l'impératif « Éclatez » fait écho aux propos de ses libertins.

En fait, ces poèmes de Joyce Mansour évoquent davantage *Appliquée* de Paul Eluard. Ils en suivent le même fil narratif. Appliquée qui « multiplie

43. Propos de Hans Bellmer, *CNAC Archives*, p. 91.

44. Par son nom, elle se confond encore avec son partenaire, puisqu'à eux deux ils finissent par former un seul être entièrement constitué de pieds.

45. Telles que Gilbert Lely les a décrites (une « étoile à huit rais d'or chargée d'une aigle bicéphale éployée de sable, onglée, becquée, diadémée de gueules ») dans « Le Château-Lyre », dans *Poésie complète*, t. 1, Mercure de France, 1990.

ses pieds nus et les chemins qui ne mènent nulle part⁴⁶» est l'une des petites sœurs de la « fille articulée ». Les liens de parenté avec Pieuvre sont évidents. Toutes deux goûtent la provocation. Effrontée, Appliquée répond : « Merci, mais je passe mes jours à rebours ; je n'ai que faire de vos conseils. » Aguicheuse, Pieuvre invite : « Venez goûter de ma chair. » Toutes deux chantonnent des « versets idiots ». Surtout, les textes racontent la même histoire, celle de l'initiation sexuelle de deux fillettes. Là encore, elle se joue sur le plan du fantasme chez Eluard et aboutit à la chosification de l'enfant : « Le jouet n'a plus une goutte de sang ». Pieuvre bouleverse les rapports de soumission, libérant à la fois la femme d'une représentation stylisée, mais aussi rendant l'être à un désir dont elle délie les entraves.

La lettre qui constate l'échec définitif du projet de réédition semble être aussi la dernière qu'Hans Bellmer adresse à Joyce Mansour. Il est probable qu'ils ne se soient ensuite que très peu revus. Au moment même où une nouvelle collaboration était envisagée, le 17 janvier 1972 précisément, Joyce Mansour signait avec les Éditions Gallimard un contrat prévoyant la réédition de *Jules César* « accompagné d'un ou deux autres récits encore inédits ». Au printemps, elle entreprend de rédiger à partir des textes initialement prévus pour *Les Jeux de la Poupée* un nouveau conte resté inachevé. Il est possible qu'elle ait projeté de le proposer à l'éditeur. C'est finalement *Iles Flottantes*, un récit d'une tout autre veine qui accompagne, en 1973, la réédition de *Jules César*.

La rencontre Hans Bellmer et Joyce Mansour se produit alors que le sur-réalisme se pose la question de l'érotisme en des termes nouveaux. Leurs œuvres profondément subversives ont contribué à ce changement de perspective selon laquelle le dit érotique ne peut plus être celui d'un seul sujet (ou objet sublimé), la femme illuminatrice. Elles ramènent le corps au cœur de la question. En cela elles rejoignent celles de Gherasim Luca, de Jean Benoît, de Gilbert Lely – tous deux lecteurs passionnés de Sade – ou de Pierre Molinier qui rendent aux représentations érotiques à la fois leur complexité et leur violence essentielle.

Marie-Laure Missir

46. Paul Eluard, *Appliquée*, publié en juin 1935 dans le cinquième numéro de *Minotaure* et repris dans *Obliques*, numéro spécial Bellmer, 1975, p. 93-95.